

L'autoanalyse de Freud et l'histoire de l'idée d'«analyse didactique»

Extrait de :

Mikkel Borch-Jacobsen & Sonu Shamdasani (2006)
Le dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse.

Paris : Les Empêcheurs de penser en rond, 510 p.

Pages 65 à 83.

65

Replacée dans le cadre plus large de la psychologie de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, l'auto-analyse de Freud n'est jamais qu'un chapitre dans l'histoire de l'introspection. Il faut savoir en effet qu'en dépit des interdits édictés à son encontre par Kant et par Auguste Comte, l'introspection a continué tout au long du XIX^e siècle à être la méthode de choix de la psychologie philosophique. Or ceci n'a guère changé, du moins initialement, avec l'émergence de la nouvelle psychologie « scientifique ». Brentano, pour qui la psychologie devait reposer, comme n'importe quelle autre science naturelle, sur la perception et l'expérience, y incluait sans mystère l'autoperception.

Franz Brentano : Par-dessus tout, néanmoins, sa source se trouve dans la perception interne de nos propres phénomènes mentaux¹.

L'expérience intérieure apparaissant comme le domaine même de la psychologie, c'est tout naturellement que les psychologues pratiquaient l'auto-observation et l'auto-expérimentation. Les ouvrages aux titres jumeaux d'Alfred Maury et de Joseph Delbœuf,

66

*Le Sommeil et les rêves*², sont de bons exemples de cette littérature introspective. De même, et aussi étrange que cela puisse nous paraître aujourd'hui, les premiers « sujets » de la psychologie expérimentale naissante ont été les expérimentateurs eux-mêmes — Fechner, Hering, Helmholtz, Ebbinghaus³. Même dans le laboratoire de Wundt, où les expérimentateurs se prenaient mutuellement comme sujets, les procédures expérimentales avaient essentiellement pour but de rendre l'introspection plus fiable et mieux répliquable — en aucune façon de la supprimer. Ce n'est que plus tard, avec le fameux débat sur la « pensée sans images », que l'introspection a été définitivement abandonnée en psychologie, au profit de l'expérimentation en troisième personne prônée par le béhaviorisme, avec son rejet méthodique de tout état mental privé.

De ce point de vue, la décision prise par Freud à la fin de l'été 1897 de se prendre lui-même comme objet d'investigation n'avait rien d'exceptionnel dans le contexte de l'époque. Au contraire, c'était un geste parfaitement normal et prévisible.

Sigmund Freud à Wilhelm Fliess, 14 août 1897 : Celui de mes malades qui me préoccupe le plus, c'est moi-même. Ma petite hystérie, très aggravée par le travail, s'est un peu atténuée. [...] Cette analyse est plus malaisée que n'importe quelle autre et c'est elle aussi qui paralyse mon pouvoir d'exposer et de communiquer les notions déjà acquises.

¹ Brentano (1987), p. 40.

² Maury (1861) ; Delbœuf (1885).

³ Sur tout cela, voir Danziger (1991). On notera que l'auto-expérimentation était par ailleurs encore très répandue en médecine (on en a un exemple avec les expériences du jeune Freud avec la cocaïne, cf. Freud [1885a]).

Malgré tout, je crois qu'il faut la continuer et qu'elle constitue, dans mon travail, une indispensable pièce intermédiaire¹.

Prise au sens étroit d'analyse thérapeutique systématique, centrée sur le rappel des souvenirs d'enfance, l'auto-analyse semble finalement avoir été extrêmement brève et même, aux yeux du principal intéressé, assez décevante (un point que ses biographes relèvent rarement).

67

Commencée pour de bon au début octobre 1897 (soit deux semaines après l'abandon de la théorie de la séduction)², elle s'est terminée six semaines plus tard sur un très lucide constat d'échec.

Sigmund Freud à Wilhelm Fliess, 14 novembre 1897 : Mon auto-analyse reste toujours en plan. J'en ai maintenant compris la raison. C'est parce que je ne puis m'analyser moi-même qu'en me servant de connaissances objectivement acquises (comme pour un étranger). Une vraie auto-analyse est réellement impossible, sans quoi il n'y aurait plus de maladie. Comme mes cas me posent encore certains autres problèmes, je me vois forcé d'arrêter ma propre analyse³.

Sigmund Freud à Wilhelm Fliess, 9 février 1898 : Pour le reste, tout est encore à l'état latent. L'auto-analyse repose au profit du livre du rêve⁴.

Prise au sens large d'auto-observation, par contre, l'auto-analyse a commencé bien plus tôt, avec l'interprétation par Freud des rêves qu'il avait pris l'habitude de noter au réveil⁵, et elle a continué avec l'analyse de ses souvenirs d'enfance (les dits « souvenirs-écrans » ou « souvenirs-couverture », ainsi que de ses oublis, lapsus et actes manqués. C'est en ce sens, par exemple, que Freud mentionne dans *La Psychopathologie de la vie quotidienne* qu'il avait commencé à l'âge de 43 ans à s'intéresser aux « vestiges de souvenirs de [s]a propre

68

enfance⁶ ». Ce couplage d'une analyse de rêves personnels avec une enquête introspective sur les souvenirs d'enfance n'était pas sans précédent, car on le trouve déjà dans *Le Sommeil et les rêves de Delbœuf*, dont l'un des thèmes majeurs est la capacité des rêves à rappeler des souvenirs oubliés (on lira à ce propos son analyse du « rêve des lézards et de l'*asplenium ruta muraria*⁷ », qui semble bien avoir servi de modèle à l'analyse du « rêve de l'injection d'Irma » dans *L'Interprétation des rêves*⁸). De plus, comme le souligne fort justement Andreas Mayer⁹, cette auto-observation est à situer dans le prolongement de l'« hypnotisme introspectif » pratiqué à l'époque par des chercheurs comme August Forel, Eugen Bleuler¹⁰ ou Oskar Vogt,

¹ Freud (1950), p. 189.

² Voir la lettre à Fliess du 14 novembre 1897 ; « Avant les vacances, je t'ai dit que mon plus important patient était moi-même. C'est après mon voyage [Freud est rentré à Vienne le 27 septembre] que débuta mon auto-analyse, alors qu'aucun indice ne la faisait prévoir » (Freud (1950), p. 205). Voir également les commentaires judicieux de Sulloway (1992a), p. 208-209, qui note que l'auto-analyse n'a pas pu être la raison de l'abandon de la théorie de la séduction, comme le voudrait la légende.

³ Freud (1950), p.208.

⁴ Freud (1986), p.326.

⁵ Jones (1953), p. 385-387, mentionne que Freud notait ses rêves dès sa jeunesse. Aucun des carnets contenant ces récits de rêves n'a survécu à la destruction périodique de ses papiers personnels.

⁶ Freud (1901), p. 57.

⁷ Delbœuf (1885), p. 109-118.

⁸ Voir à ce sujet les judicieuses remarques de Duyckaerts (1993), p. 241.

⁹ Mayer (2001).

¹⁰ Les auto-observations de Forel et de Bleuler se trouvent reproduites en appendice dans Forel (1889), sous le titre « Deux hypnotiseurs hypnotisés ». Dans les éditions ultérieures, Forel devait omettre le

qui avaient tous publié des observations d'état hypnotique en première personne ¹. L'idée d'une introspection des états psychiques inconscients ou subliminaux était décidément dans l'air.

August Forel : L'objet de la psychologie est l'étude des fonctions dites psychiques de notre cerveau par introspection directe. [...] Celles des fonctions cérébrales qui ne tombent pas dans le champ ordinaire attentionnel de notre conscience à l'état de veille et de ses souvenirs, échappe à la psychologie introspective directe. Mais les études modernes nous ont fait de plus en plus reconnaître qu'une grande partie au moins de ces fonctions cérébrales dites inconscientes possède un miroitement introspectif que nous pouvons surprendre dans certaines circonstances et qu'on a désigné de ce fait du terme de subconscience, terme qui est avec raison de plus en plus adopté².

69

Sigmund Freud : Dans mes travaux psychanalytiques j'ai remarqué que la condition psychique de l'homme qui réfléchit est tout autre que celle de l'homme qui observe ses processus psychiques. [...] Dans les deux cas, il y a forcément une concentration de l'attention, mais celui qui réfléchit exerce en outre une critique. [...] L'auto-observateur (*Selbstbeobachter*), par contre, n'a que la peine de réprimer la critique ; s'il y réussit, une multitude d'idées incidentes lui viennent à la conscience qui, sinon, seraient restées insaisissables. [...] Comme on le voit, il s'agit d'instaurer un état psychique qui a en commun avec celui précédant l'endormissement (et sûrement aussi avec l'état hypnotique) une certaine analogie dans la répartition de l'énergie psychique (de l'attention mobile)³.

Freud lui-même ne semble pas avoir accordé un statut particulier à son auto-analyse, du moins au départ. Dans la première édition de *L'Interprétation des rêves*, comme le remarque Peter Gay, le terme « auto-analyse » ne signifie guère plus qu'« auto-observation⁴ ». Freud parle d'auto-analyses » (au pluriel) à propos de ses interprétations de rêves personnels, et il lui arrive même d'utiliser le terme pour désigner l'ensemble de son travail d'auto-inspection dans *L'interprétation des rêves*, ce qui montre bien qu'il ne l'entend pas au sens étroit de travail analytique sur soi.

Sigmund Freud : J'en suis ainsi réduit à mes propres rêves comme à un matériel abondant et commode [...]. On m'opposera sûrement des doutes quant à la fiabilité de telles « auto-analyses » [...]. D'après mon jugement, les conditions sont plutôt plus favorables dans l'auto-observation que dans l'observation des autres ; en tout cas, on a le droit d'essayer, pour essayer de voir jusqu'où on peut aller dans l'interprétation du rêve au moyen de l'auto-analyse⁵.

70

Sigmund Freud : Dans le rêve de l'étrange tâche que m'assigne le vieux Brücke, faire la préparation [dissection] anatomique de mon propre bassin, [...] la préparation

passage le concernant (il y relatait des hallucinations auditives et des confluions sensorielles sous hypnose). Freud avait écrit un compte rendu élogieux de l'ouvrage de Forel au moment de sa parution (Freud [1889]).

¹ On trouvera un autre exemple, légèrement postérieur, de cette littérature dans Marcinowski (l 900).

² Forel (1910b), p.308.

³ Freud (1900), p. 136-137.

⁴ Gay (1988), p. 97.

⁵ Freud (1900), p. 140.

anatomique signifie l'auto-analyse que j'accomplis pour ainsi dire par la publication de mon « livre des rêves »¹.

Ce n'est que progressivement que l'auto-analyse a acquis chez Freud la signification plus technique — c'est-à-dire plus proprement freudienne — qu'elle a maintenant dans le vocabulaire psychanalytique. Il faut en effet attendre la préface à la seconde édition de *L'interprétation des rêves* (1908) pour trouver la première allusion publique à la psychanalyse que Freud aurait effectuée sur lui-même.

Sigmund Freud : Pour moi en effet, ce livre a encore une autre signification subjective que je n'ai pu comprendre qu'après l'avoir terminé. Il s'est révélé être pour moi un fragment de mon auto-analyse, ma réaction à la mort de mon père, donc l'événement le plus significatif, la perte la plus radicale intervenant dans la vie d'un homme².

Soudain, le public apprenait que le livre sur les rêves n'était qu'un « fragment » d'une auto-psychanalyse dont le contenu était simultanément soustrait aux regards. Cela, bien évidemment, changeait complètement le sens du livre, ainsi que de celui sur la psychopathologie de la vie quotidienne. Derrière la science publique, publiée, il y avait maintenant la science privée et secrète de Sigmund Freud, qu'il fallait imaginer encore bien plus vaste et profonde. Derrière le contenu manifeste des livres sur les rêves et

71

la psychopathologie de la vie quotidienne, il y avait leur contenu latent, œdipien. Bref, la psychanalyse elle-même devenait un chiffre, dont seul Freud détenait la clé. De plus, non seulement l'auto-analyse fournissait le sens ésotérique de la psychanalyse exotérique, mais elle apparaissait désormais comme très différente des autres pratiques introspectives, dans la mesure où l'auto-observation s'y confondait avec une autothérapie. Tourner le regard sur soi ne suffisait pas, encore fallait-il *guérir* de l'aveuglement à l'inconscient, comme Freud l'avait fait en son temps.

Il en résulte que n'importe qui ne pouvait pas se déclarer psychanalyste. Pour acquérir ce titre, il fallait d'abord s'autoguérir, c'est-à-dire s'auto-psychanalyser. À la question de savoir comment on devient psychanalyste, Freud répondait en 1909 : « Par l'étude de ses propres rêves³. » L'année suivante, il précisait que tout psychanalyste débutant devait se livrer à une auto-analyse afin de surmonter ses propres résistances.

Sigmund Freud : Nous avons remarqué, depuis qu'un assez grand nombre de personnes pratiquent la psychanalyse et échangent entre elles leurs expériences, que chaque psychanalyste ne va aussi loin que le permettent ses propres complexes et résistances internes, et nous réclamons par conséquent qu'il commence son activité par une auto-analyse (*mit einer Selbstanalyse*)⁴, et approfondisse continuellement celle-ci au fur et à mesure de ses expériences avec le malade. Celui qui n'arrive à rien dans une

¹ Freud (1900), p. 528.

² Freud (1900), p. 18. Jakob Freud était mort le 23 octobre 1896, soit près d'un an avant le début de l'auto-analyse proprement dite.

³ Freud (1910a), p.30.

⁴ Sans doute pour ne pas trop heurter les sensibilités psychanalytiques contemporaines, l'ancienne traduction française d'Anne Berman donnait « commence par subir une analyse ». Laplanche et Pontalis (1971), qui traduisent correctement, se demandent toutefois (p. 25) : « Freud vise-t-il ici l'auto-analyse ou une psychanalyse menée par un tiers ? Le terme de *Selbstanalyse* ne permet pas de trancher » (et pourquoi donc ?). Dans la présente traduction des Œuvres complètes, Jean Laplanche récidive en note : « *Selbstanalyse* peut désigner à la fois l'analyse de soi par un analyste et l'analyse de soi par soi-même » ...

telle auto-analyse n'a pas autre chose à faire qu'à se contester à lui-même la capacité de traiter analytiquement des malades¹.

72

Rien de plus démocratique en apparence : n'importe qui pouvait — devait — refaire pour son propre compte l'auto-analyse de Freud. Le problème, c'est que cette directive n'était accompagnée d'aucun mode d'emploi, puisque personne, hormis Freud lui-même, ne savait en fin de compte en quoi cette fameuse auto-analyse avait consisté (il faut se rappeler que les lettres à Fliess n'étaient pas disponibles à l'époque). Quoi de plus naturel, dans ces conditions, que de se tourner vers l'auto-analyste *princeps* pour lui demander conseil ? Ernest Jones et Sandor Ferenczi, ainsi, envoyaient des comptes rendus détaillés de leurs auto-analyses à Freud, qui répondait par retour du courrier avec force interprétations et recommandations. Autant dire que ces auto-analyses étaient très peu « auto » et que leur résultat était déterminé à l'avance par la théorie psychanalytique à laquelle elles se conformaient. En fin de compte, rien ne distinguait ces auto-analyses mimétiques d'une analyse en bonne et due forme, si ce n'est qu'elles se faisaient par correspondance.

Dans d'autres cas, par contre, la pratique de l'auto-analyse échappait dangereusement au contrôle de Freud. Chaque analyste se réclamant de sa propre analyse, on en arrivait en effet à une cacophonie d'interprétations divergentes. Là où Freud avait trouvé Œdipe, d'autres trouvaient Électre. Là où il insistait sur le complexe paternel, d'autres insistaient sur le complexe maternel. Là où il avait découvert la sexualité infantile, d'autres découvraient l'« infériorité d'organe ». Là où il disait « libido », d'autres disaient « pulsion d'agression ». Ce n'est pas un hasard si l'époque où Freud se fiait à la pratique de l'auto-analyse est aussi celle des monumentales disputes entre Freud, Adler, Stekel et Jung. Dans la mesure où le critère dernier de la validité des interprétations psychanalytiques était l'auto-analyse, chacun pouvait invoquer la sienne pour délégitimer les interprétations des autres et accuser les rivaux de projeter leurs propres complexes non analysés sur la théorie, de succomber à la résistance névrotique ou d'être agis par un transfert mal liquidé, quand ce n'était pire encore. L'« auto » (et l'ego...) étant la chose du monde la mieux partagée, rien ne permettait de trancher dans les conflits d'interprétations symétriques qui déchiraient la communauté psychanalytique.

73

Sigmund Freud à Ernest Jones, 9 août 1911 : Pour ce qui est de la dissension interne avec Adler, ça devait arriver et j'ai mûri la crise. C'est la révolte d'un individu anormal que l'ambition a rendu fou, son influence sur d'autres reposant sur sa forte part de terrorisme et de sadisme².

Alfred Adler : M. Freud a eu du mal avec mes remarques verbales, [...] mon rejet modéré : « Ce n'est pas drôle de se tenir dans son ombre » — c'est-à-dire d'être critiqué pour toutes les incohérences du freudisme simplement parce qu'on collabore à la psychologie des névroses. Immédiatement, il interpréta ceci comme un aveu de ma vanité rebelle, afin de pouvoir en faire part aux innocents lecteurs³.

Wilhelm Stekel : Durant une séance qui eut lieu après qu'Adler eut fait sécession, [Freud] affirma qu'Adler souffrait de paranoïa. C'était l'un de ses diagnostics favoris ; il l'avait posé au sujet d'un autre ami important avec qui il avait rompu⁴. Immédiatement, des voix

¹ Freud (1910b), p. 67.

² Freud et Jones (1998), p. 163.

³ Adler (1972), p. 56.

⁴ Une allusion à Wilhelm Fliess.

résonnèrent dans son chœur servile qui confirmaient avec enthousiasme ce diagnostic ridicule¹.

C'est très précisément pour remédier à cette situation babélique, qui menaçait de faire éclater le mouvement psychanalytique, que Jung proposa en 1912 d'exiger de tout futur analyste qu'il se fasse analyser par un autre analyste — bref, qu'il se soumette à une analyse didactique. Freud s'empressa de lui emboîter le pas dans ses « Conseils aux médecins sur le traitement analytique » de la même année.

Carl Gustav Jung : Certains analystes estiment qu'une auto-analyse leur suffit. C'est de la psychologie à la Münchhausen²,

74

et ils resteront à coup sûr coincés. Ils oublient qu'un des facteurs essentiels au point de vue thérapeutique est justement de se soumettre au jugement objectif d'un autre. Lorsqu'il s'agit de nous-mêmes, nous restons aveugles, en dépit de tout et de tout le monde³.

Sigmund Freud : Il ne suffit pas [...] que [le médecin] soit lui-même un homme approchant de la normale, on est bien plutôt en droit de poser l'exigence qu'il se soit soumis à une purification (*Purifizierung*) psychanalytique et qu'il ait pris connaissance de ceux de ses complexes personnels qui seraient de nature à le perturber dans sa manière d'appréhender ce qui lui est offert par l'analysé. [...] Je mets au compte des nombreux mérites de l'école analytique de Zurich le fait qu'elle a rendu cette condition plus rigoureuse et l'a consignée dans l'exigence que quiconque veut effectuer des analyses sur d'autres doit auparavant se soumettre lui-même à une analyse auprès de quelqu'un de compétent. [...] Mais celui qui, en tant qu'analyste, a dédaigné la précaution de l'analyse personnelle [...] succombera facilement à la tentation de projeter dans la science, comme théorie de valeur générale, ce qu'en une obscure autoperception il reconnaît des particularités de sa propre personne, il jettera le discrédit sur la méthode psychanalytique et fourvoiera des gens inexpérimentés⁴.

75

En théorie, l'analyse didactique était censée garantir que les interprétations des analystes ne soient pas déformées par leur « névrose » (ce qui était déjà, on le remarquera, le but des auto-analyses pratiquées précédemment). En pratique, elle garantissait que tout le monde interprète de la même façon que Freud ou que ceux de ses disciples qu'il avait analysés. Désormais, les analystes ne seraient plus libres de décider par eux-mêmes du sens de leurs rêves et de leurs actes manqués. Mieux encore, ils ne seraient plus libres de décider s'ils étaient névrosés ou non, analysés ou non ! Tout cela allait être déterminé par leur analyste, qui lui-même en

¹ Stekel (1925), p. 563.

² Le baron de Münchhausen (ou baron de Crac) s'était tiré par les cheveux pour se sortir, lui et son cheval, d'une mare où il était tombé.

³ Jung (1912*b*), p. 102 ; traduction modifiée. Jones interpréta immédiatement cela comme une attaque contre Freud lui-même, voir Freud et Jones (1998), lettre du 22 juillet 1913. Andrews Paskauskas écrit à cet égard : « Jones pouvait aussi le prendre pour lui. Ça touchait certainement un point sensible, car Jones avait déployé des trésors d'énergie pour entreprendre son auto-analyse entre 1909 et 1913, et sous-entendre qu'il pratiquait une pseudopsychologie ne pouvait que le blesser » (Freud et Jones [1998], p. 270).

⁴ Freud (1912), p. 151. L'article de Freud a paru au début juin 1912, donc avant que Jung ne recommande à son tour l'analyse didactique dans Jung (1912*b*), donné sous forme de conférences à l'université Fordham en septembre 1912. Il est clair néanmoins que c'est sous l'influence de Jung que la nouvelle procédure a été adoptée.

référerait à son analyste — c'est-à-dire, en dernière instance, à Freud. La « purification psychanalytique » coïncidait sans mystère avec une épuration institutionnelle et une standardisation herméneutique. Finie l'anarchie des auto-analyses incontrôlées et incontrôlables, fini le cycle infernal des diagnostics et des contre-diagnostics. La reprise en main du mouvement psychanalytique avait commencé. À partir de ce moment-là, c'est Freud et ses lieutenants qui auraient le dernier mot.

On a souvent noté le rôle décisif joué par l'analyse didactique dans l'institutionnalisation et la propagation du mouvement psychanalytique, ainsi que les rapports de pouvoir rigidement hiérarchiques et centralisés qu'elle instaure entre analystes¹. On remarque moins souvent qu'elle a été instituée pour répondre à une difficulté tout à fait essentielle de la théorie psychanalytique. En effet, qui donc décide de la validité des interprétations psychanalytiques, puisque l'inconscient, par définition, ne donne aucune réponse à cette question (il n'est accessible qu'une fois « traduit² » — c'est-à-dire interprété — en conscient) ? Et comment arriver à un consensus au cas où il y a désaccord ? Si le patient rejette une interprétation de l'analyste, celui-ci peut toujours arguer qu'il en sait plus parce qu'il a déjà fait une analyse personnelle. Mais si

76

c'est un autre analyste qui objecte à son interprétation ? Mais si le patient refuse l'asymétrie de la situation analytique et se met en tête d'analyser son analyste, en revendiquant à son tour le titre d'analyste ? De quelque façon qu'on retourne la question, rien n'autorise l'analyste à déclarer que son interprétation vaut mieux que celle de son collègue et/ou de son patient — rien, sinon l'institution dont il se réclame et qui le reconnaît comme analyste-ayant-effectué-avec-succès-une-analyse-approfondie-avec-un analyste-lui-même-reconnu, etc. La psychanalyse didactique proposée par Jung a été une réponse institutionnelle à une aporie impossible à régler au niveau théorique.

Le problème, c'est que cette réponse a immédiatement suscité une autre difficulté : quid de Freud ? Si tout analyste tirait son autorité de son analyse didactique, d'où donc Freud tirait-il la sienne ? Tant que les psychanalystes étaient censés se former eux-mêmes, l'auto-analyse de Freud ne posait aucun problème (au contraire, puisque c'était la première). Il n'en allait plus de même maintenant que la règle du jeu avait changé, car Freud n'avait été analysé par personne. Dès lors, qui pouvait garantir que son analyse avait été complète ? N'était-il pas comme le fameux baron de Munchhausen auquel Jung faisait allusion, qui s'était tiré lui-même par les cheveux pour se sauver de la noyade ? D'un côté, la proposition de Jung permettait de clore la controverse avec Adler et Stekel, de l'autre elle en ouvrait une nouvelle, cette fois-ci entre Freud et lui-même. Car comment Freud pouvait-il prétendre lui imposer ses interprétations à lui, Jung, dès lors qu'il n'avait pas été analysé ?

Carl Gustav Jung à Ernest Jones, 15 novembre 1912 : Freud est convaincu que je raisonne sous la domination d'un complexe paternel dirigé contre lui et tout tourne alors à l'absurdité de complexe (*complex-nonse*) [...]. Je suis complètement sans défense contre cette insinuation [...]. Si Freud se met à comprendre toute tentative de penser d'une nouvelle façon aux problèmes de la psychanalyse comme une résistance personnelle, les choses deviennent impossibles³.

77

¹ Voir entre autres Roustang (1976) ; Falzeder (1994b) ; Falzeder (1998) ; Shamdasani (2002).

² Freud (1915), p. 65 : « Comment parvenir à la connaissance de l'inconscient ? Naturellement, nous ne le connaissons que comme conscient, une fois qu'il a subi une transposition ou une traduction en conscient. Le travail psychanalytique nous permet de faire chaque jour l'expérience de la possibilité d'une telle traduction. »

³ Sigmund Freud Copyrights. Wivenhoe.

Carl Gustav Jung à Sigmund Freud, 3 décembre 1912 : En ce qui concerne ce morceau de névrose, je puis peut-être vous rendre attentif au fait que vous introduisez *L'interprétation des rêves* par l'accord mineur de la confession de votre propre névrose — le rêve de l'injection d'Irma —, identification avec le névrosé nécessitant des soins, ce qui est bien significatif. Notre analyse a toutefois pris fin avec votre remarque que “vous ne pouviez pas vous livrer analytiquement *sans perdre votre autorité*”. Cette phrase s'est gravée dans ma mémoire comme un symbole de tout ce qui allait venir, mais je ne me suis pas incliné¹.

Ernest Jones à Sigmund Freud, 5 décembre 1912 : Je vous joins une curieuse lettre de Jung [...]. Brill vous a-t-il dit qu'il affirme que *vous* souffrez d'une grave névrose ? Autre belle projection².

Carl Gustav Jung à Sigmund Freud, CA. 11-14 décembre 1912: Même les complices d'Adler ne veulent pas me reconnaître comme un des vôtres [*ihrigen* (vôtres) pour *ibrigen* (leurs)]³.

Sigmund Freud à Carl Gustav Jung, 16 décembre 1912 : À présent êtes-vous assez “objectif” pour rendre hommage sans vous fâcher au lapsus suivant ? “Même les complices d'Adler ne veulent pas me reconnaître comme un des vôtres⁴.”

Carl Gustav Jung à Sigmund Freud, 18 décembre 1912 : Vous montrez du doigt autour de vous tous les actes symptomatiques, par là vous rabaissez tout l'entourage au niveau du

78

fils ou de la fille, qui avouent en rougissant l'existence de penchants fautifs. Entre-temps vous restez toujours bien tout en haut comme le père. Dans leur grande soumission, aucun d'entre eux n'arrive à tirer la barbe du prophète et à s'informer une fois pour toutes de ce que vous dites à un patient qui a tendance à analyser l'analyste au lieu de s'analyser lui-même. Vous lui demandez pourtant bien : “Qui a la névrose ? » [...]

— Je ne suis en effet pas névrosé du tout — bien heureux ! Je me suis en effet fait analyser *lege artis* et tout humblement, ce qui m'a fort bien convenu. Vous savez bien jusqu'où peut aller le patient dans son auto-analyse, il ne sort pas de sa névrose — comme vous⁵.

Freud, toutefois, ne l'entendait pas de cette oreille. À ses yeux, Jung n'avait pas été analysé du tout.

Sigmund Freud à Sandor Ferenczi, 23 décembre 1912 : L'événement pénible du jour, c'est la lettre de Jung ci-jointe, connue aussi de Rank et de Sachs [...]. Je peux bien dire qu'elle est d'une insolence inouïe. [...] Tout honneur rendu à ma névrose, j'espère la maîtriser assez bien. Mais il se comporte comme un imbécile florissant et un type brutal, ce qu'il est du reste. Le maître qui l'a analysé ne peut avoir été que Mlle Moltzer, et il est assez sot pour être fier du travail de cette bonne femme avec laquelle il a une liaison⁶.

¹ Freud et Jung (1975b), p. 300; souligné par Jung.

² Freud et Jones (1998), P. 234.

³ Freud et Jung (1975b), p. 309.

⁴ Freud et Jung (1975b), p. 310.

⁵ Freud et Jung (1975b), p. 310-311.

⁶ Freud et Ferenczi (1992), p. 467. Sur Maria Moltzer et ses relations avec Jung, voir Shamdasani (1998).

Sigmund Freud à Ernest Jones, 26 décembre 1912 : Pour ce qui est de Jung, il semble avoir totalement perdu la tête, il se conduit comme un dément. [...] J'ai attiré son attention sur un certain *Verschreiben* [*lapsus calami*] de sa lettre [...]. C'est après cet épisode qu'il a cédé à la fureur, protestant qu'il n'était pas du tout névrosé, qu'il avait fait une PsA (avec la Moltzer ? j'imagine, vous voyez un peu le traitement), que c'était moi qui

79

étais névrosé [...]. On retrouve le même mécanisme, avec des réactions identiques, que dans le cas d'Adler¹.

Sandor Ferenczi à Sigmund Freud, 26 décembre 1912 : Le comportement de Jung est d'une impertinence inouïe. [...] L'*analyse mutuelle* est un non-sens, et aussi une impossibilité². Chacun doit être capable de supporter une autorité au-dessus de lui, dont il accepte les correctifs analytiques. Sans doute êtes-vous le seul qui puisse se permettre de se passer d'analyste ; [...] il se trouve que vous pratiquez l'analyse depuis quinze années de plus que tous les autres et vous avez accumulé une expérience qui nous manque encore. — Malgré tous les défauts de l'auto-analyse (certes plus longue et difficile que l'analyse par un autre), nous devons attendre de vous la capacité de maîtriser vos symptômes. Les vérités que notre pratique confirme tous les jours, c'est bien vous qui les avez trouvées pour la plupart — et ce dans votre auto-analyse. Si vous avez eu la force de surmonter en vous-même, sans guide (pour la première fois dans l'histoire de l'humanité), les résistances que l'ensemble du genre humain oppose aux résultats analytiques, nous devons attendre de vous la force nécessaire pour venir à bout aussi de vos plus petits symptômes. Les faits plaident en ce sens, de façon décisive.

Mais ce qui vaut pour vous ne vaut pas pour nous autres. Jung n'est pas parvenu à la maîtrise de soi, comme vous. On lui a fourni les résultats tout achevés, et il les a reçus en vrac, sans les éprouver sur lui-même. (Être analysé par Mile Moltzer, ce n'est pas une analyse entièrement valable³.)

Ferenczi, plus lucide que Freud, voyait bien qu'il ne servait à rien de vouloir reprocher à Jung ce que celui-ci reprochait à Freud. L'analyse mutuelle ne permettant pas de résoudre le problème des conflits d'interprétation, Ferenczi proposait de rétablir l'asymétrie (l'« autorité ») en

80

affirmant le caractère *exceptionnel* de l'auto-analyse de Freud. Au lieu de se laisser attirer par Jung dans un pugilat entre égaux dont personne ne sortait indemne, il fallait refuser les termes mêmes du débat et reconquérir le niveau « méta » — et comment cela, sinon en substituant à la discussion scientifique ordinaire une théorie du grand homme, du génie singulier, hors du commun, inimitable ?

Ou bien, donc, on acceptait le miracle de l'auto-analyse, ou bien les portes du paradis psychanalytique se refermaient devant vous. De même que l'instauration de la psychanalyse didactique avait été une façon de clore arbitrairement les conflits herméneutiques inhérents à la psychanalyse, de même l'élévation de l'auto-analyse de Freud à un statut d'exception a permis de clore, non moins arbitrairement, les controverses au sujet du pouvoir didactique (du pouvoir théorique ultime) lui-même. Pour que l'analyse didactique fonctionne, il fallait qu'*un* didacticien, et *un seul* ne puisse pas être analysé à son tour. L'auto-analyse de Freud est ainsi

¹ Freud et Jones (1998), p. 240-241.

² On sait que Ferenczi changera d'avis là-dessus vers la fin de sa vie, voir Ferenczi (1985).

³ Freud et Ferenczi (1992), p. 470-471 ; souligné par Ferenczi.

devenue la clé de voûte de la théorie psychanalytique, ce sans quoi celle-ci s'effondrerait immédiatement dans une poussière d'interprétations rivales et indécidables.

Jacques Lacan : Or, il est bien certain, de la connaissance de tous, qu'aucun psychanalyste ne peut prétendre représenter, de façon si mince soit-elle, un savoir absolu. C'est pourquoi, en un sens, on peut dire que celui à qui on peut s'adresser, il ne saurait y en avoir, s'il y en a un, qu'un seul. Ce *un seul* fut, de son vivant, Freud. Le fait que Freud, concernant ce qu'il en est de l'inconscient, était légitimement le sujet qu'on peut supposer savoir, met à part tout ce qu'il en fut de la relation analytique, quand elle a été engagée, par ses patients, avec lui ¹.

Freud semble bien avoir adopté implicitement la solution de Ferenczi, même si un reste de modestie lui interdisait de la présenter aussi crûment que son disciple. C'est tout le sens de sa remarque au sujet de son auto-analyse dans l'"Histoire du mouvement psychanalytique", qui est visiblement une réponse indirecte à Jung.

81

Sigmund Freud : [J]e suis encore aujourd'hui d'avis que cette sorte d'analyse peut suffire pour quelqu'un qui est un bon rêveur et n'est pas trop anormal².

Le « quelqu'un » en question était lui-même, et personne d'autre. Après le hiatus de la guerre, l'analyse didactique devint rapidement la règle à l'intérieur du mouvement psychanalytique. En 1919, Karl Abraham publia un article dans lequel il décrivait carrément l'auto-analyse comme une forme particulière de résistance à la psychanalyse.

Karl Abraham : Une telle "auto-analyse" est une jouissance narcissique de soi-même et simultanément une révolte contre le père. La préoccupation effrénée de soi-même, ce sentiment déjà décrit de supériorité offrent de grandes satisfactions au narcissisme. Le besoin de solitude rapproche cette conduite de l'onanisme et de ses équivalents, les rêves diurnes³.

À l'Institut de psychanalyse de Berlin, fondé en 1920, Abraham, Hanns Sachs et Max Eitington développèrent une méthode standard de production des analystes (analyse personnelle, analyse de contrôle, séminaires), bientôt émulée par tous les instituts de psychanalyse à travers le monde. En 1925, le congrès psychanalytique de Bad Homburg passa une résolution formalisant l'exigence d'une analyse didactique pour tout candidat psychanalyste. Il était désormais de mauvais ton de rappeler les auto-analyses d'antan. À Paul Schilder, Freud écrivit en 1935 que ceux parmi les premiers psychanalystes qui n'avaient pas été analysés "n'en avaient jamais été fiers". Quant à lui-même, ajoutait-il, "il est peut-être permis de prétendre à une position exceptionnelle"⁴ ».

82

¹ Lacan (1973), p. 210-211 ; souligné par Lacan.

² Freud (1914a), traduction modifiée.

³ Abraham (1919), p. 86.

⁴ Freud à Paul Schilder, 26 novembre 1935, Sigmund Freud Collection, Manuscript Division, Library of Congress, Washington, D. C. ; cité in Gay (1988), p. 97. Ernst Falzeder note que Freud, irrité par *Le Traumatisme de la naissance* de Rank, avait insinué que celui-ci n'aurait pas écrit ce livre s'il avait été analysé. Réplique de Rank : « J'ai été curieusement touché par le fait que vous, tout particulièrement, suggériez que je n'aurais pas adopté ce concept si j'avais été analysé. C'est bien possible. Mais la question est de savoir si cela n'aurait pas été fort regrettable. Après tout ce que j'ai vu comme résultats avec les analystes analysés, je ne peux qualifier cela que de chance » (lettre aux a-membres du Comité secret du 20 décembre 1924, citée par Falzeder [1998], p. 147).

Ainsi donc, ce qui au départ n'avait été qu'une brève auto-observation en principe répliquable par n'importe qui est devenu, de dispute en dispute, une entreprise littéralement extraordinaire, réservée au seul Freud. Dans cette « exception », on pouvait dorénavant fourrer n'importe quoi, puisque tout dans la psychanalyse était censé sortir de cet événement fondateur. Ce n'était pas seulement l'abandon de la théorie de la séduction qu'on lui attribuait, ou la découverte de l'oedipe et de la sexualité infantile. Au terme de son gros volume sur l'auto-analyse de Freud, Didier Anzieu énumérait pas moins de 116 notions ou concepts psychanalytiques élaborés par Freud au cours de son auto-analyse, qu'il datait de 1895 à 1901¹. D'autres, comme Max Schur², n'hésitaient pas à identifier la psychanalyse à l'auto-analyse interminable de Freud (1895-1939). Il en résulte qu'il ne pouvait y avoir de progrès en psychanalyse qui ne soit un approfondissement *post mortem* de l'auto-analyse du fondateur (1895-). La mythification et la déshistoricisation de la psychanalyse étaient désormais complètes.

Politiques de la réplification

L'héroïque auto-analyse dont on nous rebat les oreilles n'a, en fait, jamais eu lieu. Ou du moins, elle n'a jamais eu lieu comme on nous le dit. Il s'agit d'une construction rétrospective, destinée à immuniser la psychanalyse contre les conflits théoriques qui la rongeaient de l'intérieur. C'est une légende, mais une légende qui a une fonction bien précise :

83

faire taire les opposants, mettre fin aux controverses interminables au sujet de l'analyse de tel rêve ou de tel acte manqué, rétablir l'asymétrie des interprétations psychanalytiques au profit du seul Freud. À tous ceux qui objectaient à l'arbitraire de ses interprétations, celui-ci pouvait maintenant opposer son expérience privilégiée, incomparable et solitaire de l'inconscient. A la fin, l'auto-analyse n'aura jamais été qu'un moyen de justifier l'argument d'autorité.

On notera à cet égard que le moment où s'installe le mythe de l'auto-analyse est aussi celui où la psychanalyse quitte définitivement le domaine de la discussion académique pour devenir une école freudienne de psychothérapie, où les désaccords sont réglés par l'exclusion pure et simple des dissidents (après Adler, Stekel et Jung, ce seront Rank, Ferenczi et bien d'autres). Le mythe de l'auto-analyse correspond à la privatisation de la science psychanalytique, désormais réputée être la « chose » et la « cause » du seul Sigmund Freud. Ce dernier a souvent décrit la fondation et le repli sur soi de l'Association internationale de psychanalyse (API) comme une réaction au rejet unanime dont ses théories faisaient l'objet de la part de la psychiatrie et de la psychologie universitaires, mais l'histoire des rapports de Freud avec la communauté de ses pairs est en réalité très différente et bien plus complexe. Loin que la psychanalyse ait été exclue des institutions et des échanges académiques, c'est plutôt elle qui s'en est délibérément retirée, faute d'avoir su affronter avec succès le feu de la controverse scientifique et créer un consensus autour de ses thèses. De ce point de vue, l'ostracisme dont aurait été victime la psychanalyse n'est pas moins mythique et caricatural que la soi-disant auto-analyse de son fondateur. Ainsi qu'on va voir, la progressive privatisation de la psychanalyse a été avant tout la marque d'un retentissant échec à s'adapter au régime normal de la discussion scientifique, maquillé pour la circonstance en début glorieux du « mouvement » psychanalytique.

¹ Anzieu (1975), vol. 2, p. 724-725.

² Schur (1975).